

sil à aiguille, contre la France ils étaient pourvus de canons se chargeant par la culasse. Mais ils n'ont entrepris ces deux guerres que lorsque leur armement était complètement terminé.

Quand toute l'armée prussienne aura reçu ses nouveaux fusils, Bismarck montrera les dents.

Leon Leduc

NOS GRAVURES

M. ÉMILE ZOLA

LE grand succès obtenu par la pièce intitulée *le Ventre de Paris*, tirée d'un roman universellement connu, met de nouveau en relief la physionomie d'un des écrivains les plus populaires de ce temps.

L'occasion est favorable pour publier son portrait et pour résumer en quelques lignes l'histoire de l'homme et celle de son œuvre.

Zola (Emile), littérateur français, né à Paris, le 2 avril 1840, est fils d'un ingénieur italien, François Zola, l'auteur du canal Zola. Après avoir passé sa jeunesse dans le Midi, il vint achever ses études à Paris. Employé dans la librairie Hachette, et spécialement chargé du service des relations de la maison avec les journaux, il consacra ses loisirs aux travaux littéraires et s'attacha avec énergie à se faire une place dans la presse. Il fournit la collaboration à plusieurs journaux parisiens.

Malgré cette activité du journaliste, c'est surtout comme romancier que M. Zola s'est fait connaître. Sans doute, on peut lui reprocher certains détails exprimés en termes qui choquent la masse du public, et c'est là un procédé blâmable à certains égards, mais il n'en est pas moins vrai souvent que ces détails réalistes ajoutent de l'intérêt à l'action et de la vérité aux peintures.

Ne lisez pas ses livres.

M. ALPHONSE DAUDET

M. Alphonse Daudet, dont LE MONDE ILLUSTRÉ publie également le portrait, dispute à M. Emile Zola la faveur du public.

Daudet (Alphonse), littérateur français, né à Nîmes le 11 mai 1840, vint à Paris en 1857 ; débuta par quelques posésies, et fut attaché au cabinet du duc de Morny.

M. Daudet a abordé le théâtre avec succès. Avant d'écrire les romans qui lui ont surtout valu la notoriété, M. Daudet a publié de courts récits où la fiction se mêle à la réalité. Il est entré en 1874 au *Journal Officiel* comme rédacteur de la revue dramatique.

M. Alphonse Daudet lui aussi a pris une place éclatante dans la littérature moderne.

La grâce et l'éclat de son style, la finesse de l'observation, l'exactitude des caractères modernes par lui mis en relief d'une manière saisissante, lui assurent une célébrité durable.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE A NICE

Le 23 février trois secousses de tremblement de terre oscillatoires du nord-est au sud-ouest, dont la deuxième très forte, ont été ressenties à cinq heures trente-cinq du matin ; une quatrième a été ressentie à huit heures dix-huit.

La population tout entière se précipita aussitôt dans les rues et sur les places.

Les dégâts sont nombreux.

La gare immédiatement a été envahie par les voyageurs, et beaucoup de personnes ont déjeuné en plein air.

Les secousses ont surpris la population semant la terreur partout.]

La nuit suivante a été bien meilleure ; plusieurs secousses ont cependant été ressenties. La plus forte a eu lieu à deux heures du matin, sa durée a été de quelques secondes seulement. Les autres sont insignifiantes.

Des bivouacs ont été installés dans tous les quartiers de la ville. Rien de plus curieux et en

même temps de plus navrant que toutes ces installations improvisées à la hâte. Chacune d'elles mériterait une description spéciale.

Il y avait là des tableaux d'un réalisme effrayant. En plein champ, à côté des voitures de maîtres, toutes lanternes allumées, de pauvres gens avaient apporté leur matelas et le berceau de leur enfant.

Dans certains endroits, on avait allumé des feux autour desquels s'étaient groupés des femmes et des hommes, ressemblant sous leurs couvertures blanches à des fantômes ambulants. Eclairés par le brasier, les groupes avaient, au milieu de la nuit, des aspects du plus singulier effet. Des photographes les ont d'ailleurs reproduits et notre dessin donne une idée exacte de la panique qui s'est produite à Nice aussitôt après la première secousse.

Outre les gens qui avait loué à prix d'or jusqu'à des voitures de déménagement, d'autres ont fait leur domicile de bateaux à vapeur et de barque de pêche, préférant ainsi la mer à la terre.

A Menton, les blessés ont en très grand nombre. La ville frontière a particulièrement souffert. La situation est lamentable. Une douzaine de maisons sont complètement écroulées. La plupart des boulangeries sont fermées. Le pain peut faire défaut. On envoie des vivres de Nice.

L'hôtel des postes est en ruine.

Près de cent cinquante maisons sont lazzardées.

Sur la demande de la municipalité, l'administration militaire a fait installer dans la soirée sur les places publiques des tentes sous lesquelles sont logés des femmes et des enfants. Des pelotons de soldats sont disséminés dans la ville ; des fonctionnaires ont été placés à la porte des maisons abandonnées. Les communications télégraphiques sont interrompues avec la Corse, l'Italie et tout le département.

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



DR L. L. AUGER

Le Dr Louis L. Auger, fils du Dr Chs L. Auger, est né à Louiseville, P. Q. Après avoir terminé ses études classiques au collège de Nicolet, il se rendit à Montréal pour se livrer à l'étude de la médecine. Il sortit de l'Université Victoria avec le titre de M. D. Il pratiqua sa profession quelque temps au Canada, dans la paroisse de St-Bonaventure d'Upton où il fut, pendant tout le temps de son séjour dans cette localité, l'hôte de M. l'abbé A. L. Désaulnier, alors curé de cette paroisse et maintenant à Stanfold.

En janvier 1881, il alla se fixer à Great Falls, N. H., qu'il habite encore et où il a su, par ses talents et son énergie, se créer une position distinguée parmi ses compatriotes immigrés.

Le Dr Auger est un jeune homme de 27 ans. Son patriotisme et son zèle au service de toutes les œuvres religieuses et nationales ne se sont jamais ralentis un seul instant. Plus que personne il a travaillé à l'avancement des Canadiens de sa localité. C'est grâce à ses efforts que la congrégation cana-

dienne de Great Falls a été séparée de ses coreligionnaires irlandais. Il a aussi travaillé à la fondation d'un club de naturalisation, de sociétés de bienfaisance et autres. On se rappelle qu'en octobre 1884, il lança dans le public canadien de son Etat un journal fort bien fait, sous le titre de *Protecteur de Great Falls*, et dans lequel il nous révéla ses talents littéraires et toute l'ardeur de son patriotisme. Cette feuille ne vécut que quelques mois, malheureusement ; mais il reste acquis que la population de ce centre, assez important et assez influent déjà pour envoyer un député canadien siéger à Concord, peut compter sur le Dr Auger, quand elle sera prête à reprendre cette œuvre qui devra produire pour elle les plus heureux résultats.

Notre distingué compatriote jouit de l'estime générale, et sa popularité grandit tous les jours. Sa clientèle n'est pas limitée aux Canadiens seulement ; elle s'étend par toute la ville, et les Américains se font un plaisir et un honneur de l'encourager.

Bref, le Dr Auger est un véritable patriote qui a fait beaucoup pour l'avancement de nos nationaux, et nous l'en félicitons.

Le 5 août 1884, il épousait Mlle Albina Magnan, fille unique de M. le notaire A. Magnan, de Joliette, P. Q.

Il est aussi le médecin de la Société St Jean-Baptiste de Great Falls depuis sa fondation (1883).

SACHONS LUTTER

(A. M. J. B. CAQUETTE, DES "MUSES SANTONNES")

Je suis comme un parterre où l'orage a passé,
Et seul, triste à mourir, sans force et sans courage,
Je n'ose revenir à mon premier passé
Qui se dresse à mes yeux comme une sombre image.

Hier encor, mon cœur—où l'espoir s'est fané—
Chantait comme au printemps, les oiseaux dans les branches.
Ce matin, je ressemble à l'arbre abandonné,
Et mon cœur a connu les sombres avalanches.

Puis-je espérer jamais voir mûrir au soleil
Les fruits tardifs encor de mes jeunes années ?
Puis-je espérer jamais voir le printemps vermeil
Raviver mes fleurs d'or, mes pauvres fleurs fanées ?

L'égoïsme est venu flétrir mon doux espoir
Et jeter en mon âme un voile de tristesse,
Et j'ai senti descendre en moi l'ombre qu'au soir
On voit planer partout où la lumière baisse !

Poète j'ai pleuré sentant saigner mon cœur
Et j'ai tendu les bras à la désespérance :
Son sourire était triste et son regard moqueur.
Mais je ne voyais rien que ma dure souffrance.

Pourtant, j'aurais voulu, levant mes yeux au ciel,
Malgré mon désespoir et mes larges blessures
Demander à Jésus un baume au lieu de fiel
Pour mettre un terme enfin à toutes mes tortures.

Soudain, je me levai sous ma pesante croix !
Pareille au fier Breton luttant pour la Patrie,
Mon âme s'écria : " J'aime, j'espère et crois !"
Et je sentis l'espoir en mon âme meurtrie !

Puis le regard au ciel et le front ferme et haut,
Je marchai mon chemin en dévorant mes larmes.
Je devenais athlète et semblable au héraut.
Je défiais le monde et ses cruelles armes !

Où, tous, il faut souffrir, tous il nous faut pleurer.
La souffrance à tout front doit mettre son empreinte.
Et toujours et sans cesse elle devra durer,
Et pas un n'est exempt de sa fatale étreinte.

Eh bien ! puisque souffrir est la loi d'ici-bas,
Douleur viens m'enlacer et m'acabler sans trêve !
Frappe moi sans merci et tu ne verras pas
Une plainte apparaître au rebord de ma lèvres !

Je veux lutter sans fin pour triompher un jour !
O douleur ! je me ris de ta rage profonde.
J'aurai pour te combattre et vaincre... mon amour,
Car l'amour, à lui seul, peut soulever un monde.

Et quand sonnera l'heure où le dernier combat
Reviendra me livrer son dur assaut suprême,
Douleur, je saurai vaincre et mourir en soldat,
En soldat courageux sans peur et sans blasphème !

CHS A. GAUVREAU.

Isle Verte, mars 1887.

Ayez toujours soin d'avoir la justice de votre côté, c'est une bonne armée qui, à la fin, conquerra le monde.—HENRIETTE-MARIE DE FRANCE.